

La Wolf : extrait

Chapitre 1 - Prémices d'un placement

Moissons Nouvelles et CES – 1979 - 1980

L'événement le plus marquant de ma vie est sans doute mon placement au centre fermé de Briançon. J'avais quinze ans. Je vivais à Longuyon, une ville d'environ 5 000 habitants située au nord de la Meurthe-et-Moselle, à quelques kilomètres de la Belgique et du Grand-Duché de Luxembourg. Je ne me souviens pas de tous les détails, car le jour où j'ai quitté mes parents, je ne savais pas encore ce qui m'attendait. Mais à présent, avec le recul et sachant ce qui m'est arrivé par la suite, je me rappelle qu'à l'instant où j'ai pris mes affaires je pensais partir pour quelques jours seulement. Des jours qui se sont finalement transformés en semaines, puis en mois... loin de la maison, de ma famille, de mes amis. Je ne suis pas certain que l'on puisse vraiment parler d'un traumatisme, mais ça n'en est pas loin. Je ne souhaite à personne d'être arraché aussi brutalement à son environnement familial. Pourtant, avec le temps, je reconnais que cette rupture était indispensable : pour moi, pour mes parents, pour mon avenir, même si cette période a été douloureuse pour l'adolescent que j'étais. On dit que les épreuves forgent le caractère ; le mien a été bien façonné. J'étais un enfant difficile, rebelle, qui ne faisait rien à l'école. Je venais d'ailleurs d'être renvoyé de mon collège à la suite d'une altercation avec le proviseur.

En me replongeant dans mes souvenirs et dans mon dossier de placement, je réalise que la décision de m'envoyer à Briançon n'a pas été prise du jour au lendemain. Il y a eu des étapes. Le 3 septembre 1979, par exemple, alors que j'avais treize ans, je suis devenu – temporairement mais officiellement – assimilé aux pupilles de l'État. Sur le document qui consigne ce fait, il est précisé que mes parents participaient à mes frais à hauteur de cinq francs français par jour. En lisant ce papier que je viens de récupérer, cela me fait mal. Rendez-vous compte : si j'ai officiellement été adopté par l'État, cela revient à dire que j'ai été abandonné par mes parents qui ont délégué mon éducation à quelqu'un d'autre. Bien que je sache que cela n'était que temporaire et dans le but de m'aider à trouver ma voie, j'ai l'impression qu'une plaie mal fermée se rouvre.

Aujourd'hui, je sais que cette séparation n'était pas ma première blessure psychologique. Je vous en parlerai plus tard, car à quinze ans je n'étais pas encore au courant de ce qui m'était arrivé à une époque où j'étais trop jeune pour avoir des souvenirs.

D'après mon dossier de prise en charge par l'ASE, les raisons de mon placement étaient mes difficultés sur le plan du comportement familial – il est précisé que je me montrais « grossier » – et sur le plan scolaire.

Ce fameux 3 septembre 1979, alors âgé de treize ans, j'ai fait ma rentrée dans un centre éducatif professionnel à Boulay-Moselle, à environ une centaine de kilomètres de chez moi. J'étais censé ne regagner mon domicile qu'aux vacances scolaires. Mais à peine un mois plus tard, le 6 octobre exactement, mon père et ma mère sont venus me récupérer, à ma demande et contre l'avis des éducateurs. « Depuis son entrée à l'établissement, le garçon a manifesté sa réticence au placement et a si bien manipulé ses parents que ces derniers sont venus le reprendre d'autorité. », écrivait une éducatrice à la DDASS. Ainsi prit fin ce premier placement à Moissons Nouvelles.

De ce court passage dans cet établissement, je me souviens que j'aurais dû apprendre un métier manuel, et que les élèves avaient plusieurs options possibles. Par défaut et en raison de mes notes peu élevées, je me suis retrouvé en mécanique alors que j'aurais préféré l'électricité. Mais

pour cela, il aurait fallu que je me mette à étudier. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas en atelier que je m'éclatais, mais plutôt sur le terrain de foot. En quittant Boulay, seuls les tournois de football entre centres éducatifs m'ont manqué. J'étais passionné par ce sport et étais inscrit au club de ma ville. J'aurais sans doute pu faire carrière si j'avais saisi l'opportunité qui m'a été proposée trois ans plus tard. Je vous en parle bientôt.

J'avais pris l'habitude d'aller voir tous les matchs de l'équipe longuyonnaise et lorsque mon père ne pouvait pas m'emmener, je montais dans le bus qui déplaçait les joueurs. Vous n'imaginez pas à quel point j'étais heureux de me retrouver aux côtés de footballeurs comme Faletta, Longhini, Bendouma, Pesce, Rachati, Menguelti, Bassi, Przybylski, Comito, Laurent, Lothaire, Petruzzelli, Callà, Gulin, Marolla et Collet. En revanche, lorsqu'il n'y avait plus de place pour moi, je rentrais chez moi terriblement déçu.

Mes premières grandes émotions avec le football professionnel, je les ai vécues vers l'âge de douze ans lorsque M. Tarnus, un boulanger de Longuyon, nous emmenait, son fils et moi, voir les matchs du FC Metz. Bien plus tard, lors d'un championnat interentreprises, je me suis retrouvé à jouer dans la même équipe que M. Tarnus. Il était gardien et moi avant-centre. Je marquais des buts, et lui les arrêtait. Que c'est bon de se remémorer de tels souvenirs !

Une anecdote à vous raconter : j'ai assisté à l'arrivée d'un joueur, Malik Menguelti, qui venait d'un club voisin, celui de Beuveille. Dans les yeux du gamin que j'étais, on pouvait lire l'émerveillement !

Les jeunes de Moissons Nouvelles auraient aimé que je reste dans leur équipe parce que je les faisais gagner. Mais moi, je voulais quitter cette maison d'enfants dans laquelle je me sentais prisonnier. Je ne sais pas si ma claustrophobie est apparue à ce moment-là ou si j'en souffrais déjà depuis tout petit, mais une chose est certaine : j'avais besoin de retrouver ma liberté, mes copains, ma ville.

J'ai dû terminer l'année scolaire au collège Sainte-Chrétienne. Mon grand-père y travaillait comme chauffeur de bus et mon père en assurait depuis peu l'entretien intérieur et extérieur, étant donné qu'il venait d'accepter sa retraite anticipée de l'usine de la Chiers, également connue sous le nom d'Usinor. Celle-ci se trouvait en pleine restructuration. À cette époque, la sidérurgie longovicienne vivait ses dernières années, et les rassemblements visant à empêcher la fermeture des hauts-fourneaux étaient nombreux. Je me souviens être allé sur place avec mon collège qui, comme d'autres établissements de la région, avait organisé un transport en bus des élèves et des professeurs en marque de soutien aux manifestants. Je revois les pillages dans les magasins, les ouvriers qui lançaient des écrous sur les CRS et les banderoles affichant le slogan « Longwy vivra ». Les événements étaient relayés par les deux radios locales : Lorraine Cœur d'Acier et Radio Aria. Je me rappelle les images qui ont fait la une des journaux avec François Mitterrand sur les lieux des émeutes. Il promettait qu'aucun boulon de cette usine ne serait jamais démonté. Pourtant, quelques semaines plus tard, les démolitions ont commencé, entraînant dans leur sillage leurs lots de suicides, de plans de reconversion et de préretraite ; solution choisie par mon père moyennant une belle somme d'argent. Beaucoup de ses collègues ayant fait le même choix que lui ont été ruinés en un an ou deux. Ils avaient tout dépensé sans avoir réussi à retrouver du travail. Ceux qui avaient accepté d'être mutés, à Dunkerque par exemple, s'en sont un peu mieux sortis.

Mon père avait passé ses journées et parfois ses nuits devant une chaîne de montage à répéter inlassablement les mêmes gestes. Il était bobineur ; son travail consistait à attendre la bobine de fer et à la prendre avec une pince géante pour la déposer plus loin. Lorsque j'ai compris dans quelles conditions il travaillait, choqué et les larmes aux yeux, je me suis promis de ne jamais travailler à la chaîne, car c'était pour moi de l'esclavage moderne. Je suis ressorti de l'usine malade pour mon père et tous ces ouvriers, qui partaient tôt et rentraient tard, enchaînant sans relâche des mouvements répétitifs.

À l'école, je ne m'intéressais à rien, sauf au sport. J'avais un retard scolaire dans pratiquement toutes les matières. Non pas que j'étais intellectuellement déficient – il est indiqué dans mon dossier que j'avais un degré d'intelligence normal –, mais je n'en avais rien à faire de ce que l'on m'enseignait. Je ne faisais pas ce que les professeurs me demandaient et, pire, je perturbais la classe en inventant bêtise sur bêtise. Si j'étais né en 2020, des démarches auraient sans doute été entreprises pour tenter de savoir si mon besoin de bouger provenait d'un trouble du neurodéveloppement comme le TDAH ou plutôt d'une situation d'anxiété liée à un souci à la maison. Mais dans les années soixante-dix, ce n'était pas monnaie courante. La vérité se trouve probablement dans un mélange des deux puisque, aujourd'hui encore, je ne peux pas rester immobile.

Chaque fois que je me faisais exclure d'un cours, je me rendais dans la salle de sport. J'y retrouvais Alain Geoffroy, le seul professeur avec lequel je me sentais bien. Comme je n'étais pas censé être là, je ne pouvais pas me joindre aux autres élèves qui s'entraînaient. Je me contentais donc d'observer, en silence, les jeunes qui se défoulaient.

— Tu t'es encore fait virer ?

C'est ainsi qu'il m'accueillait, avec un air las. Je baissais la tête, un peu honteux. Lui semblait plein de compassion pour moi. Interrogé récemment, il a déclaré qu'il m'avait trouvé intelligent et malicieux, mais surtout instable et très difficile à gérer. Sans oublier que je m'emportais pour un rien et que je refusais toute autorité. Il a ajouté que j'étais toujours prêt à rendre service et à partager ce que j'avais avec les autres, et que c'était mon air de saint-bernard qui l'avait touché. Alain Geoffroy fait partie des rares personnes qui arrivaient à percevoir l'enfant en souffrance derrière ma carapace.

J'aurais normalement dû être viré du collège Sainte-Chrétienne, mais il est allé plaider en ma faveur auprès de la directrice. À partir de ce jour, je ne suis plus retourné en classe et ai passé toutes mes journées avec lui. Je l'aidais notamment à mettre le matériel en place dans la salle de sport.

Chapitre 2 - Relations familiales

Longuyon – 1966 - 1979

C'est surtout avec ma mère que j'étais en conflit. J'étais dur avec elle : dans mes propos, mais également quand je la poussais à bout et qu'elle finissait par quitter la maison. Sous l'effet de la colère, je pouvais claquer des portes et lancer des objets. Prénommée Odette et mariée à mon père, Jean, elle s'occupait de moi à plein temps. Elle était ce qu'on appelle une mère au foyer,

comme beaucoup de femmes de son époque. Née à Stenay en 1928, elle se montrait très possessive avec moi. D'après mes cousines, Sylviane et Noëlle, elle m'avait tant désiré qu'elle craignait de me perdre. Il paraît même qu'elle en faisait des cauchemars la nuit. Elle était toujours sur mon dos et s'inquiétait dès que je m'éloignais du domicile qu'elle passait son temps à astiquer dans les moindres recoins. Il fallait que tout brille, et surtout qu'on ne salisse pas. Elle répétait que les assistantes sociales pouvaient venir à tout moment, et qu'il arriverait malheur si elles découvraient un foyer mal entretenu. Plusieurs témoins rapportent que, durant mes crises de colère, je pouvais tout casser dans la maison.

À treize ans, je n'arrivais pas à mettre des mots sur mon mal-être. Ce n'est que des années plus tard que j'ai appris que ce qui me rongeait, de manière inconsciente, était sans doute lié au secret de famille que l'on me cachait. En découvrant la vérité, j'ai mieux compris pourquoi ma mère était si anxieuse, mais enfant, je ne me posais pas trop de questions.

Elle était aussi dure avec moi qu'elle m'aimait, et à cette époque les fessées étaient courantes et ne choquaient personne. Mon père s'en mêlait parfois, pour retrouver sa tranquillité. Je me rappelle avoir goûté au martinet, mais mes parents ne purent l'utiliser que très peu, car rapidement j'en ai retiré une à une toutes les lanières en cuir.

Mes cousines racontent qu'elles craignaient les remontrances de la tante Odette – comme elles l'appelaient – et que quand elles venaient à la maison, elles restaient sagement assises sans bouger. Elles affirment qu'elle criait beaucoup, et que tout le monde lui obéissait, sauf moi. Elles confirment que je faisais souvent des crises qu'un rien déclenchait. Par exemple, j'étais très nareux et si quelqu'un avait le malheur de toucher un de mes couverts, je le jetais par terre, refusant de manger. Ma mère s'énervait alors sur la personne qui avait malencontreusement déclenché ma crise. Un cercle sans fin de cris et de violences, qui créait beaucoup de tensions.

Fabienne Lesquois, la fille de ma marraine, me gardait souvent quand j'étais tout petit. Elle se souvient elle aussi de mes accès de colère. Elle prétend que je hurlais et qu'elle avait beaucoup de mal à me calmer, sauf si j'obtenais ce que je désirais, ce qui n'était pas toujours possible, bien évidemment.

Avec le temps, c'était presque devenu un jeu entre ma mère et moi. Peu importe ce que je demandais, elle me le refusait systématiquement. Parfois, mes tantes tentaient de s'interposer et d'adoucir sa décision, mais elle restait ferme, déclenchant des crises de plus en plus intenses. L'une d'elles les a particulièrement marquées. Elles ne se souviennent plus du contexte, mais seulement qu'après avoir donné un violent coup de poing sur la machine à laver, j'ai attrapé un tabouret et l'ai balancé par la fenêtre, choquant des habitants du quartier des Canadiens où nous habitions à l'époque.

Bien qu'elle fût très stricte, il est indéniable que ma mère adorait les enfants. Avant ma naissance, se désespérant de ne pas tomber enceinte, elle avait même proposé à sa sœur qui en avait huit d'adopter les deux plus jeunes, ou tout du moins de les éléver. Ma tante n'avait pu se résoudre à envisager cette possibilité mais, à défaut, avait accepté que sa sœur vienne tous les dimanches lui prêter main-forte.

Ma mère avait trente-huit ans quand, enfin, je suis venu combler son manque affectif. Il paraît que quatre à cinq ans plus tard, elle avait souhaité avoir un deuxième enfant. Son vœu ne s'étant pas exaucé, elle avait fini par se résigner.

Je m'interroge beaucoup sur mon tempérament rebelle et sur les raisons de mon conflit avec elle. L'ensemble des témoignages recueillis est unanime : elle m'aimait énormément. M'aurait-elle trop couvé ? Il est probable qu'elle m'ait quelque peu étouffé en voulant me surprotéger et en angoissant pour tout à mon sujet, mais je crois que ce sont les tabous et tout ce qui m'a été caché qui ont créé mon mal-être. Est-ce que j'aurais été différent si elle m'avait élevé autrement ? À vrai dire, je n'en sais rien. Je pense qu'elle a fait ce qu'elle a pu avec cet enfant arrivé sur le tard. Elle m'a donné beaucoup d'amour, même si elle a été très stricte avec moi. Je lui serai éternellement reconnaissant de tout l'amour qu'elle m'a donné. Aujourd'hui, je ne peux plus le lui dire de vive voix puisqu'elle est décédée.

Mon père aimait le calme et avait tendance à céder à tous mes caprices pour avoir la paix. Je sais que, comme ma mère, il était heureux d'avoir un garçon. Il me gâtait et voulait toujours me faire plaisir. Quand j'étais tout petit, il passait chaque jour au bureau de tabac et me rapportait une voiture. J'avais le droit de jouer avec, mais pas longtemps, car ma mère la rangeait rapidement dans sa boîte pour la protéger. Il paraît que le soir où mon père est rentré les mains vides, j'ai piqué une colère. Ma collection avoisinait pourtant les deux cents pièces.

Avec lui, j'allais régulièrement voir des courses de côte et des rallyes. En effet, après le foot, le sport automobile était ma deuxième passion. Quand il ne pouvait m'emmener, Jean-Luc Feller – mécanicien et commissaire de course – et son fils, Fabien, me prenaient avec eux. Je me souviens par exemple de pilotes comme Gérard Calabro, qui avait une belle R5 turbo, et de Jean Krempf – dit Jeannot –, qui roulait dans une charmante petite Dauphine nacrée. Ce dernier avait fabriqué une voiture spéciale : il avait coupé deux véhicules pour ne conserver que la moitié avant de chacun. Il les avait ensuite assemblées. L'automobile disposait donc d'un volant à l'avant et d'un autre à l'arrière, ce qui lui permettait de se déplacer dans les deux sens. Il y avait également Christian Pino, qui faisait des rallyes.

Fasciné par le bolide de mon voisin Alain Rémy, je le regardais rentrer ou sortir sa jolie BMW 2002. Elle était si imposante – ou son garage si petit – qu'il devait faire attention pour passer la porte. Je me rêvais déjà au volant d'une aussi belle voiture.

Je n'ai d'ailleurs pas attendu d'avoir le permis de conduire pour emprunter celle de mes parents. Je ne me suis jamais fait arrêter malgré mon âge, pas même la fois où je suis tombé nez à nez avec des policiers. Je venais d'aller voir une course de côte et, ne sachant pas comment rentrer à la maison, je m'étais trompé de chemin. Sans me laisser perturber, je suis allé leur demander ma route. À aucun moment ils n'ont cherché à vérifier mes papiers d'identité. Il faut dire qu'avec ma taille et mon assurance, je faisais plus que mon âge. Je roulais sans me soucier des limitations de vitesse et me garais où je voulais. Mes cousines prétendent que des PV de stationnement tombaient régulièrement dans la boîte aux lettres de mes parents. Je n'en aurais jamais rien su si je n'avais pas cherché à recueillir des témoignages sur mon passé pour écrire ce livre.